

Nous sommes des milliards et des milliards d'hommes, vite effacés, sur cette planète qui existait des milliards d'années avant nous et durera, nous disparus, encore de même. Innombrables et éphémères, est-ce pour ces raisons que tellement d'entre nous rêvent, en publiant, d'un jour attirer sur eux toute la lumière du monde ?

*L'armée des pauvres poètes*¹ que nous sommes a bien compris, j'espère, qu'il n'est plus question de rivaliser avec la destinée posthume d'un Homère, ni même d'espérer voir ses funérailles suivies, comme celles d'Hugo, par des foules débordantes d'admirateurs. Elle se sent plutôt proche d'un Jean-Jacques se dressant solitaire, son *livre à la main*, pour attester face au *Souverain juge*, de ce qu'il fut, dans sa profonde et méconnue vérité.

Vouloir attester de son existence dans ce qu'elle a de plus accompli correspond à un élan sinon naturel du moins parfaitement légitime de notre être fondamentalement inquiet et fragile qui, comme l'aura montré le philosophe allemand Axel Honneth, aspire avant tout à la *reconnaissance*. Mais si Jean-Jacques pouvait toujours imaginer se voir reconnu par un vrai Dieu voire à défaut en appeler au tribunal de la postérité, notre siècle n'offre plus de semblables perspectives. À quoi, à qui alors en appelle-t-on, qu'espère-t-on, quand on se présente ainsi face à la société des hommes à travers ces petits cortèges de phrases, ces cavalcades de mots, qu'on aura suprêmement rassemblés dans ce malheureux appareil de pages qu'est un livre de poésie ?

Pour dérisoire que cela paraisse, publier de la poésie, outre bien sûr le caractère de conformisme que cela représente et surtout l'effort de dépassement de sa propre individualité auquel pour moi son écriture oblige, est quand même l'occasion de faire société avec quelques professionnels ou amateurs éclairés appartenant à la grande, bien qu'éclatée et parfois distante, famille de la poésie. Entrer dans certains réseaux - pas tous - nous augmente ainsi de cette intelligence, cette énergie collectives dont nous avons besoin pour comprendre mieux et supporter aussi les résistances que nous oppose un monde qui largement nous ignore et nous fait trop souvent comprendre qu'il n'a pas besoin de nous. L'expérience nous prouve aussi que de là peuvent naître d'essentielles amitiés. Surtout, me semble-t-il, au-delà de toute attention véritable, publier contribue à porter témoignage de ce souci de parole qui fonde notre humanité et dont on aimerait qu'il soit un jour partagé par tous. Ce rêve est toujours le mien.

Cela dit, et sans vouloir paraître trop grave, comme disent mes amis anglais, il y a pour moi quelque chose de la pierre tombale dans ce petit parallépipède rectangle où se trouve inscrit notre nom et rassemblé sous une forme définitive un moment de notre vie. Ainsi le livre atteste-t-il dans ce grand cimetière des œuvres offert à la curiosité comme à l'indifférence publiques, qu'un jour, vivants et d'une vie rendue pour nous plus pleine par cet affrontement de la pensée sensible avec les immémoriales énergies de la langue, nous fûmes et toujours continuons, à la semblance de ces tombes romaines, d'interpeller le passant : « *Fais-moi revivre par ta voix, ô toi l'inconnu qui liras ces lignes* », « *Arrête un peu tes pas, voyageur, apprends, en lisant mon inscription, quel fut mon sort funeste* ² ». Certes, la parole mise en

¹ J'emprunte cette expression à un texte de Mandelstam publié dans la revue *Ogoniok*, n° 33 et 34, de novembre 1923, repris dans *La Quatrième prose* publié par Christian Bourgeois, 1993.

² Inscriptions rapportées par Paul Corbier dans son livre sur *L'épigraphie latine*, SEDES, 1998, repris par Armand Colin, 2006.

œuvre dans le livre ouvre sur des univers infiniment plus riches, singuliers et moins égocentrés que les inscriptions lapidaires que je viens de citer. Reste que cette idée d'un dialogue esquissé entre l'un peu mort, comme disait Barthes, que devient l'auteur d'un livre et l'inconnu vivant qui dans un autre monde le rappelle à l'existence me semble une dimension fondamentale, sans doute l'un des ressorts anthropologiques les plus puissants, qu'on peut encore trouver derrière cette volonté qui relève sans doute toujours autant des passions tristes que des passions joyeuses, de publier.

Georges Guillain